INFIDÈLES

Du même auteur

Mon Maroc
Séguier, 2000

Le Rouge du tarbouche
Séguier, 2004
et « Points » n° P2797

L'Armée du Salut
Seuil, 2006
et « Points » n° P1880

Maroc, 1900-1960
Un certain regard
(avec Frédéric Mitterrand)
Actes Sud/Malika Éditions, 2007

Une mélancolie arabe
Seuil, 2008
et « Points » n° P2521

Lettres à un jeune Marocain
Seuil, 2009

Le Jour du Roi
Seuil, 2010
prix de Flore 2010
et « Points » n° P2666

ABDELLAH TAÏA

INFIDÈLES

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-109035-2

© Éditions du Seuil, août 2012,
à l'exception de la langue arabe

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Pour ma mère : M'Barka Allali Bent Mohammed
(1932-2010)

I. Des soldats

1

Personne ne viendra, maman.

Tu le sais, maman. C'est trop tard. Ou bien trop tôt. Ils ne viennent plus ici, les hommes. Tu le sais. Tu le sais. N'est-ce pas que tu le sais ? N'insiste pas. Je ne veux plus. Je ne veux plus de ce rituel. On attend depuis très longtemps. C'est fini. C'est fini. La dernière fois, on est tombés sur un monstre. Il voulait me manger. Il m'a fait des choses bizarres. Je te l'ai dit. Tu t'en souviens ? Non ? Vraiment ? Allez, viens, on rentre. On rentre, maman… On rentre. Les rues sont désertes, personne ne nous verra, ne nous insultera, ne nous jettera des pierres. Et si on crache sur toi, je me battrai pour toi. Je te défendrai. Je ne m'enfuirai pas. J'ai grandi. Je le vois, j'ai grandi. J'ai appris à cracher sur les gens moi aussi. Tout au fond de moi, je n'oublie rien. Je ne cherche pas le mal, mais si on me regarde avec des yeux mauvais, des yeux qui jettent des sorts, je sais désormais quoi faire. Je crache. Je fais face.

Je ne baisse pas les yeux. J'affronte. Je crache. Je crache sur tout ce monde qui nous méprise, qui ne te reconnaît pas, maman. Je crache. Je crache. Je crache de tout mon cœur, de toute mon âme. Je crache le plus loin possible, aux pieds de mon agresseur, mon ennemi, le salaud qui ne me lâche pas, qui me poursuit de ses remarques mesquines, de sa morale religieuse de frustré sexuel. Je vise loin, maman. Je vise ce territoire où mon attaque prendra tout son sens. Je renifle bien fort. Je racle le fond de ma gorge. Je fais venir sur ma langue toute la morve à moitié séchée dans mes narines. Je fais remonter les saletés qui se cachent dans mes bronches. Je mélange l'ensemble dans ma bouche avec de la salive. Je prépare une grosse boulette. Je prends mon élan. J'attaque. Je lance mon arme nucléaire. Mon crachat est tellement lourd, tellement sophistiqué, qu'il met un certain temps avant d'atterrir, d'exploser dans la figure de mon ennemi, nos ennemis, maman. C'est comme dans le feuilleton en dessin animé *Le Capitaine Majid*. L'action se passe en ralenti. Mon crachat est suspendu dans l'air un bon moment. Il sera ainsi à jamais. Dans l'air. Une menace sérieuse pour tous ceux qui t'insultent, maman. Je les tuerai tous, je les exploserai tous. Je les pulvériserai. Je les effacerai de cette terre, de ce monde, de cette nuit interminable, juste avec ce qui sort de mon nez.

Ils disent que je suis sale. Que tu es sale. Que je suis le fils d'une femme sale. Le fils de la sale Slima.

Tu n'es pas sale, maman. Ma Slima. Je le sais, moi. Tu n'es pas sale. Je te le jure. Je te le jure.

Tu me crois ?

Il faut que tu me croies.

Je sais vraiment cracher. Tu veux que je te le prouve ? Tu veux ? Je peux. Je peux le faire là, là, maintenant. Cracher jusqu'au poteau électrique là-bas. Tu le veux ? Je peux.

Tu ne dis rien.

Cracher ne fait pas de moi un mauvais garçon. Un mal élevé. Je suis déjà à part. Dès le début à part. Laisse-moi cracher. Laisse-moi te prouver que j'ai grandi. Laisse-moi te montrer comment je peux te protéger.

Regarde-moi. Regarde. Regarde.

Tu ne m'aimes pas comme ça… Ne t'inquiète pas. Je grandis. Mais je ne te renierai jamais. Je comprends. J'accepte. Il n'y a rien à changer. On est comme ça. Tu es comme ça. Maman. Slima. Je suis ton fils. Pour toujours ton fils. Petit, grand, jeune, vieux, je suis ton fils.

Je veux cracher.

Laisse-moi. Laisse-moi.

C'est ce qu'ils méritent tous. Tous.

Je crache sur Samir et sa mère. Je crache sur Hlima et toute sa famille. Je crache sur Youssef, Rachid, Fattah, Salim, et tous les autres. Les copains d'avant. Je crache sur toute l'équipe de football du quartier de l'Oued El-Khanez et sur celle du quartier de Hay Al-Inbiâth. Je crache sur cette ville, Salé, et sur tous ceux qui ne te reconnaissent

pas. Je crache même sur l'imam de la mosquée. Je ne l'aime pas. Il est fourbe, lâche, sale, très sale. Je ne veux plus que tu l'acceptes chez nous. Je ne veux plus. Il ne paie pas bien, en plus. Je lui crache sur le visage trois fois, non, cinq fois, ce maudit imam qui ne sait même pas prier comme il faut. Qu'on le renvoie à l'école primaire ! Il est totalement ignorant. Il a besoin de tout réapprendre. Je crache sur lui fort, fort. Je ne veux plus que tu le revoies, maman, plus jamais. On n'a pas besoin de lui, ni de son argent ni de sa religion.

Je crache sur la voisine Aïcha et sa poêle noire qu'elle accroche depuis longtemps à la fenêtre du premier étage de sa maison. De chez nous, on la voit constamment, cette poêle, cette malédiction. Tu m'as expliqué il y a un an le sens de cette poêle, le sens horrible que Aïcha veut donner à ce geste. Par cette poêle noire, tellement noire, elle te dit jour après jour, année après année : « C'est ce que tu vaux, Slima, vieille salope. C'est ce que je te souhaite. Que tu crèves brûlée vive dans cette poêle cramée sur le feu ! Que toi et ton fils alliez très bientôt dans le Noir définitif ! Que vous soyez maudits à jamais dans l'enfer d'ici-bas et celui de l'au-delà… »

Je suis très étonné. Depuis quelques mois, tu ne te bagarres plus avec Aïcha. Tu as renoncé. Pas elle. La poêle noire est toujours là. Insulte permanente. Rappel constant de notre statut ici, dans le quartier de Hay Al-Inbiâth. Pour les dizaines de milliers de gens autour de nous,

notre statut de parias, notre sort triste, nous le méritons puisque nous ne faisons rien pour le changer, le casser. Tu seras lapidée un jour, maman, par ceux-là mêmes qui, chaque nuit, viennent discrètement chez nous demander ton pardon, un peu de plaisir.

Tu es morte. Tu n'existes plus. Tu es le mal. Je suis le fils du mal, du péché. C'est comme ça qu'elle m'appelle, la maudite Aïcha. Le « fils du mal ». Elle me dit toujours de m'éloigner de ses deux garçons, de ne pas jouer avec eux, de ne même pas les toucher. Elle dit : « Ton mal, tu le gardes pour toi et pour ta mère Slima ! » Mais, moi, j'aime ses garçons et, bien avant moi, ils savent tout du mal, ils n'ont pas peur du mal.

Oui, je suis surpris. Tu n'as plus envie de te battre, ni contre Aïcha ni contre aucune autre sorcière. Pourquoi ? Tu peux me le dire ? Pourquoi ? Je grandis. Je suis peut-être encore petit à tes yeux, mais j'ai grandi, maman. Regarde-moi. Regarde-moi. Je peux me battre pour toi. Te venger. Cracher jour et nuit sur Aïcha et toutes les autres, tes ennemies éternelles, comme tu dis souvent.

Tu ne réponds pas. Pourquoi ?

On va attendre ici longtemps ? Jusqu'à quand ? Personne ne va venir. Ils ne viennent plus ici. Ils ne passent plus par ici. Les hommes étrangers ne connaissent plus notre quartier. Ils vont tous maintenant habiter dans le quartier de Hay Salam. C'est là-bas qu'il faudra aller désormais les chercher, les séduire, leur parler, négocier

avec eux. Chanter. Danser. Se déshabiller. Tu veux qu'on y aille ? Tu as besoin de mon aide ? Oui ? Non ? Oui ?

Tu ne réponds toujours pas.

J'en ai marre d'attendre. On rentre. On rentre, maman. Je ne sais plus si on est dans le jour ou bien dans la nuit. Je ne sais plus. Je veux cracher, cracher, cracher. Ça monte en moi. Tu ne veux pas, c'est cela ? Maman. Maman, réponds. Réponds. Tu es là avec moi ? Tu es où ?

Le goût pour la vie est en train de partir. Tu le sens, comme moi. Tu le vois, comme moi. Tu ne fais rien pourtant. Tu m'amènes ici et on attend. Mais ils ne viennent plus ici, dans ce hammam. Ils sont tous à Hay Salam à présent. C'est là-bas qu'il faut aller vivre. On doit déménager, s'éloigner de ces gens qui nous connaissent trop, savent tout sur toi, plus que moi, ces gens, ces voisins, qui ne me regardent jamais vraiment, moi. Je n'en peux plus. Allons ailleurs, maman. Allons à Hay Salam tout réinventer. Je suis sûr que les hommes seront plus gentils dans ce quartier. J'en suis certain.

Dis quelque chose.

Tu m'entends ? Tu connais Hay Salam ? C'est le nouveau quartier à la mode à Salé. J'aime déjà ce nom. Hay Salam. Salam. La paix. La paix, enfin, maman. Qu'en penses-tu ?

Dis oui. Ce sera bien. Un monde où on ne te connaît pas encore. Dis oui.

Parle ! Parle !

Je m'en vais. Je ne veux plus attendre ici. Les hommes

sont partis. Ils ne veulent plus de moi, ici. Ce hammam est trop noir, trop sale. Il est hanté. Vieux. Les gentils masseurs berbères qui y travaillaient sans arrêt, ils sont tous partis, retournés à leur bled du côté de Taroudannt. Le gardien est tombé malade. Les corps ici ne sont plus comme avant, ils ne parlent plus, ils sont entrés dans la peur et la solitude. Il faut partir, maman. Plus personne ne me voit, ici. En l'espace d'un an seulement je suis passé d'un hammam à l'autre. Celui des femmes ne me manque pas, je t'assure. Pas du tout. C'est juste qu'un an, c'est trop court pour apprendre tout cela, ces choses de l'adolescence, entrer sans transition dans les drames de cet âge. Passer du côté des hommes grands, poilus, terrifiants, rarement doux, n'a pas été simple. Tu me poussais à faire tout cela, à traverser cette frontière, me laisser aller. Je te faisais confiance. On venait ici. On attendait. On trouvait vite, très vite. On avait même l'embarras du choix. Des hommes comme tu les voulais. Dociles. Étrangement timides. Tu les abordais. Tu parlais doucement. Tu as toujours su choisir les bons mots pour les avoir, les adoucir. Les faire plier.

« Monsieur, monsieur, s'il vous plaît, pourrais-je vous confier mon fils ? Le laver avec vous au hammam ? C'est possible ? Il est gentil, mon fils. Et je suis seule, sans homme. Je n'ai que lui, ce petit garçon. Il est bien élevé, vous verrez. C'est possible ? Vous êtes sûr ? Cela ne vous dérange pas ? Tout est dans ce petit sac. Tout. Le shampooing Cadum.

Le savon noir. Le *ghassoul*. Le gant pour gratter. La petite serviette. La grande serviette. Les vêtements propres. Et deux mandarines. L'une d'elles est pour vous… Vous êtes sûr que cela ne vous dérange pas ? Sûr ? Très bien. Voici les 5 dirhams pour payer son ticket d'entrée. Tenez. Tenez, s'il vous plaît, monsieur. J'insiste, j'insiste… Vous me rendez déjà service en le prenant avec vous, en vous occupant de lui au hammam. Tenez. Prenez les 5 dirhams. Tenez… »

Ils ne les prenaient jamais. Ils savaient très bien qu'ils allaient être payés autrement, plus tard.

« Venez alors chez moi, après le hammam, manger le couscous. Vous viendrez ? Mon petit garçon vous montrera le chemin. Un couscous… Ce sera la moindre des choses… »

J'ai fait comme tu m'as toujours dit de faire. Mais je ne les ai pas tous aimés, ces hommes que tu choisissais pour moi et, plus tard, pour toi. Au début, je m'en moquais. Plus maintenant. Je crois qu'on a fait le tour des hommes de Hay Al-Inbiâth, maman.

Peut-être que je devrais y aller seul cette fois-ci au hammam. Seul et pour la dernière fois, dans ce hammam.

Je suis grand.

10 ans, c'est grand, non ?

Qu'en penses-tu ?

Tu veux savoir ce qui se passait à l'intérieur avec ces hommes, avant d'arriver chez toi pour le couscous ? Tu veux entrer avec moi cette fois-ci ?

Je te dis tout ?

Tu sais déjà tout des hommes ?

J'en doute, maman, j'en doute.

Laisse-moi. Laisse-moi y aller seul. Les hommes sont tous partis. Ils ont disparu de ce monde, de cette nuit sans frontières. Ils n'existent plus ici, de ce côté-ci, avec nous, pour toi, pour moi. Abandonne, maman.

Va, va, rentre à la maison. Dors. Oublie. Et attends-moi. Je reviendrai neuf à toi, plus fort, plus malin. Je ne serai plus ton fils. Je serai ton frère, ton petit frère.

Depuis le début je suis avec toi sur ce bateau. Je ne te quitterai jamais. Nous irons ensemble jusqu'au bout. Chanter et danser. Aimer et dormir. Manger encore malgré tout. Ensemble jusqu'à Dieu. Jusqu'à la Nuit dernière. Jusqu'au paradis. Nous gravirons les marches du ciel. Je t'aiderai. Je te porterai. Vieille, je serai encore là pour toi. Même rejetée des autres, de tous. Je parlerai à Dieu : Il nous pardonnera. Dieu nous accepte déjà comme on est. Il nous a faits comme ça. Dans cet état. Dans cette situation. Nous acceptons Ses décisions. Nous écoutons Sa voix. Tu L'entends, toi aussi, n'est-ce pas ?

Chaque nuit, Il me dit de veiller sur toi.

Chaque nuit, Dieu nous aime un peu plus.

Les autres nous écrasent, nous empêchent de voir la lumière, nous enferment de plus en plus dans l'enfer qu'ils ont inventé d'abord pour eux. Mais Lui, Dieu, Allah, n'est pas eux, n'est pas à l'image qu'ils se sont faite de Lui.

Dieu est en moi. Il est aussi en toi. C'est toi qui me L'as donné, Dieu. Je sais que tu Le donnes aussi aux autres, les hommes qui viennent, qui dorment chez nous, mangent chez nous, se déshabillent et se rhabillent chez nous. C'est toi qui Le vois, plus que moi. Bien plus.

Tu m'entends ?

Tu me comprends ?

Tu es avec moi ?

Rentre à la maison. Commence à préparer le déménagement. On n'emportera que l'essentiel. Nos vêtements. Surtout nos vêtements. Même les plus usés, ceux qu'on devrait jeter à la poubelle, on les prendra avec nous. On les gardera. On ne les donnera ni aux pauvres ni aux étrangers. Nos vêtements, tu me l'as dit un jour, ce sont nos âmes, toutes nos âmes successives, les jeunes comme les vieilles.

Nous garderons nos âmes, maman.

Mets-les dans des sacs verts. Ouvre les fenêtres. Regarde le ciel. Il est noir, mais seulement en apparence. Le ciel n'est pas noir. C'est nous qui voyons noir.

Regarde le ciel longtemps, maman. Il finira par s'ouvrir. Éclater.

J'arrive.

J'arrive.

Je vais rentrer seul dans ce hammam. Pour la première fois. Je vais me déshabiller. Tout enlever. Je serai nu. Nu. NU. Je serai seul et nu. Dans la salle du milieu je me gratterai